

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERCTIONS: Annonces: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal...

ROUBAIX, le 8 Mars 1880

Table with 2 columns: BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental) and 3 MARS 6 MARS

Table with 2 columns: Service particulier and 3 MARS 6 MARS

DEPECHE COMMERCIALES

Change sur Londres, 4,84; change sur Paris, 5,19 50; 100.

BULLETIN DU JOUR

La journée d'hier a été favorable aux conservateurs, et si M. Albert Grévy apporte une voix au Sénat en faveur de la loi Ferry...

enseignements des institutions créés en vue d'enlever la marche de l'esprit humain, qu'il les a représentés comme réfractaires aux idées modernes...

Ce genre de polémique oratoire a surpris la haute Assemblée: nous devrions dire a indigné le Sénat!

Ily avait eu des protestations à gauche quand M. Jules Simon, quand MM. Buffet et Béranger avaient pris en mains la défense de la liberté de l'enseignement...

Discours de M. Jules Simon

A la fin de la séance de samedi, M. Jules Simon, amené à la tribune par ce discours de M. Jules Ferry...

(Le bruit continue.) A droite et au centre. Silence! écoutez! Parlez! parlez!

M. Jules Simon, rapporteur. Messieurs, on me dit de prendre la parole, de le bien. J'étais venu avec la pensée de discuter le fond de l'article 7...

M. le baron de Lareinty. Voilà le mot! M. le comte de Trevenon. C'est du caractère républicain.

Si, par exemple, la doctrine qui a été ici apportée à la tribune par notre honorable collègue M. Lucien Brun...

Cependant, messieurs, il serait déplorable que, pour engager, à la suite du ministre, toute une discussion sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat...

les gouvernements qui n'ont pas le sentiment de la liberté.

M. le rapporteur... combattu au grand jour, recourir à la discussion, non à la force, sous peine d'être accusés de n'avoir pas voulu des doctrines.

M. Jules Simon, en descendant de la tribune, reçoit les félicitations d'un grand nombre de sénateurs.

LA LAICITE

L'enseignement moral et civique. Le gouvernement d'Honolulu lui-même proclame et pratique avec un admirable succès l'obligation, la gratuité et la laïcité.

Cela est donc entendu: à l'avenir tous les maîtres des écoles publiques devront être laïques; ils n'enseignent que les vérités naturelles...

que l'école ne peut être séparée de la religion, mais qu'au contraire la religion doit être l'inspiration de l'école...

Mais M. Cousin était un « dévot » sans doute et ses conseils n'auraient plus chance d'être entendus.

Vous laissez l'idée religieuse dont « les prescriptions dogmatiques et les légendes mystiques » vous irritent, et cependant, comme vous savez que l'enfant a besoin de certains principes pour entrer dans la vie...

Vous le redoutez tellement que, suspectant le conseil départemental de la majorité composée de conseillers généraux et de membres élus pourrait être « hostile » au principe à la laïcité de l'enseignement...

Vous ne vous bornerez donc pas à enseigner dans les écoles publiques — ce qui serait excellent — l'organisation du pays, les devoirs et les charges du citoyen...

FEUILLETON DU 9 MARS

— 98 —

SANS FAMILLE

DEUXIEME PARTIE

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE FAMILLE

Je revis en m'éveillant tous ceux dont je venais de rêver, comme si j'avais passé la soirée avec eux, et tout naturellement il me fut impossible de me rendre.

moi, c'était tout simplement parce que j'étais enveloppé dans de beaux langes, c'était parce qu'il y aurait un jour à me rendre à mes parents; ce jour n'étant pas venu assez vite au gré de son désir, il m'avait vendu à Vitalis; maintenant il allait me vendre à mon père.

Quelle différence entre le mari et la femme; ce n'était pas pour l'argent qu'elle m'avait aimé, mère Barberin. Ah! comme j'aurais voulu trouver un moyen pour que ce fut elle qui eût le profit et non Barberin!

Mais j'avais beau chercher, me tourner et me retourner dans mon lit, je ne trouvais rien et toujours je revenais à cette idée désespérante que ce serait Barberin qui me ramènerait à mes parents, que ce serait lui qui serait remercié, récompensé.

Enfin il fallait bien en passer par là, puis qu'il était impossible de faire autrement, ce serait à moi plus tard, quand je serais riche, de bien marquer la différence que j'établirais dans mon cœur entre la femme et le mari, ce serait à moi de remercier et de récompenser mère Barberin.

Pour le moment je n'avais qu'à m'occuper de Barberin, c'est-à-dire que je devais le chercher et le trouver, car il n'était pas de ces maris qui ne font point un pas sans dire à leur femme où ils vont et où l'on pourra s'adresser si l'on a besoin d'eux; tout ce que mère Barberin savait c'était que son homme était à Paris; depuis son départ il n'avait point écrit, pas plus qu'il n'avait envoyé de ses nouvelles par quelque compatriote, quelque façon revenant de son pays;

ces attentions amicales n'étaient point dans ses habitudes.

Où était-il, où logeait-il? elle ne le savait pas précisément et de façon à pouvoir lui adresser une lettre, mais il n'y avait qu'à le chercher chez deux ou trois logeurs du quartier Moutard dont elle connaissait les noms, et on le trouverait certainement chez l'un ou chez l'autre.

Je devais donc partir pour Paris et chercher moi-même celui qui me cherchait.

Assurément c'était pour moi une joie bien grande, bien inespérée d'avoir une famille; cependant cette joie dans les conditions où elle m'arrivait, n'était pas sans un mélange d'ennuis et même de chagrin.

J'avais espéré que nous pourrions passer plusieurs jours tranquilles, heureux, auprès de mère Barberin, jouer à mes anciens jeux avec Mattia, et voilà que le lendemain même, nous devions nous remettre en route.

En partant de chez mère Barberin, je devais aller au bord de la mer, à Esnandes, voir Etienne, — il me fallait donc maintenant renoncer à ce voyage et ne point embrasser cette pauvre Etienne qui avait été si bonne et si affectueuse pour moi.

Après avoir vu Etienne je devais aller à Dreuzy, dans la Nièvre, pour donner à Lise des nouvelles de son frère et de sa sœur, — il me fallait donc aussi renoncer à Lise comme j'aurais renoncé à Etienne.

Ce fut à agiter ces pensées que je passai ma nuit presque tout entière, me disant tantôt que je ne devais abandonner ni Etienne ni Lise, tantôt au contraire que je devais courir à Paris aussi vite que possible pour retrouver ma famille.

Enfin je m'endormis sans m'être arrêté à aucune résolution, et cette nuit, qui m'avait-il semblé, devait être la meilleure des nuits, fut la plus agitée et la plus mauvaise dont j'aie gardé le souvenir.

Le matin lorsque nous fûmes tous les trois réunis, mère Barberin, Mattia et moi, autour de l'âtre où sur un feu clair chauffait le lait de notre vache, nous tîmes conseil.

Que devais-je faire?

Et je racontai mes angisses, mes irresolutions de la nuit.

— Il faut aller tout de suite à Paris, dit mère Barberin, tes parents te cherchent, ne tarde pas leur joie.

Et elle développa cette idée en l'appuyant de bien des raisons, qui à mesure qu'elle les expliquait me paraissaient toutes meilleures les unes que les autres.

— Alors nous allons partir pour Paris, dis-je, c'est entendu.

Mais Mattia ne montra aucune approbation pour cette résolution, tout au contraire.

— Tu trouves que nous ne devons pas aller à Paris, lui dis-je, pourquoi ne donnes-tu pas tes raisons comme mère Barberin à donné les siennes?

Il secoua la tête.

— Tu me vois assez tourmenté pour ne pas hésiter à m'aider.

— Je trouve, dit-il enfin, que les nouveaux ne doivent pas faire oublier les anciens: jusqu'à ce jour ta famille c'était Lise, Etienne, Alexis et Benjamin qui avaient été des sœurs et des frères pour toi, qui

avaient aimé; mais voilà une nouvelle famille qui se présente, que tu ne connais pas, qui n'a rien fait pour toi que de te déposer dans la rue, et tout à coup tu abandonnes ceux qui ont été bons pour ceux qui ont été mauvais; je trouve que cela n'est pas juste.

— Il ne faut pas dire que les parents de Remi l'ont abandonné, interrompit mère Barberin; on leur a peut-être pris leur enfant qu'ils pleurent et qu'ils attendent, qu'ils cherchent depuis ce jour.

— Je ne sais pas cela, mais je sais que le père Acquin a ramassé Remi mourant au coin de sa porte, qu'il l'a soigné comme son enfant, et que Alexis Benjamin, Etienne et Lise l'ont aimé comme leur frère, et je dis que ceux qui l'ont accueilli ont bien au moins autant de droits à son amitié que ceux qui, volontairement ou involontairement, l'ont perdu. Chez le père Acquin et chez ses enfants, l'amitié a été volontaire; ils ne devaient rien à Remi.

Mattia prononça ces paroles comme s'il était fâché contre moi, sans me regarder, sans regarder mère Barberin. Cela me peina, mais cependant sans que le chagrin de me voir ainsi blâmé m'en empêchât de sentir toute la force de ce raisonnement. D'ailleurs j'étais dans la situation de ces gens irresolus qui se rangent bien souvent du côté de celui qui a parlé le dernier.

— Mais à raison, dis-je, et ce n'était pas le cœur léger que je me décidais à aller à Paris sans avoir vu Etienne et Lise.

— Mattia les parents insista mère Barberin.

Il fallait se prononcer; j'essayai de tout concilier.

— Nous n'irons pas voir Etienne, dis-je, parce que ce serait un trop long détour; d'ailleurs Etienne sait lire et écrire, nous pouvons donc nous entendre par lettre, mais avant d'aller à Paris nous passerons par Dreuzy pour voir Lise; si cela nous retarde, le retard ne sera pas considérable; et puis Lise ne sait pas écrire, elle ne sait pas lire, elle ne sait pas écrire, et c'est pour elle surtout que j'ai entrepris ce voyage; je lui parlerai d'Alexis et en demandant à Etienne de m'écrire à Dreuzy je lui lirai cette lettre.

— Bon, dit Mattia en souriant.

Il fut convenu que nous partirions le lendemain, je passai une partie de la journée à écrire une longue lettre à Etienne, en lui expliquant pourquoi je n'allais pas la voir comme j'en avais eu l'intention.

Et le lendemain, une fois encore, j'eus à supporter la tristesse des adieux; mais au moins je ne quittai pas Chavanon comme je l'avais fait avec Vitalis; je pus embrasser mère Barberin et lui promettre de revenir la voir bientôt avec mes parents; tout notre soir, la veille du départ, fut employée à discuter ce que je lui dirais rien ne s'arrêta sur beau peu elle: « N'allais-tu pas être riche? »

— Rien ne vaudra pour moi ta vache, mon petit Remi, me dit-elle, et avec toutes les richesses tu ne pourras me rendre plus heureuse que tu ne l'as fait avec ta pauvreté.

— Mattia les parents insista mère Barberin.

— Mattia les parents insista mère Barberin.